

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ph.D., écrivain

Robert Melançon

Volume 29, Number 1 (169), 1987

André Belleau (1930-1986)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31102ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, R. (1987). Ph.D., écrivain. *Liberté*, 29(1), 32–38.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ÉTUDES

ROBERT MELANÇON

Ph.D., écrivain

A une camarade de faculté d'André Belleau

J'imagine que le Docteur Johnson a dû faire à James Boswell une impression qui ressemblait assez à celle que nous fit André Belleau quand il arriva à la Faculté des lettres à l'automne 1967. Nous avions tous à peu près vingt ans, nous sortions du collège et nous n'avions pas lu grand-chose avant la liste de lectures du Département d'études françaises. Belleau, plus âgé d'une bonne quinzaine d'années (mais ce n'était pas qu'affaire d'âge) avait lu bien plus, bien autre chose aussi. Les œuvres dont nous faisons la découverte lui étaient familières; il en connaissait les environs et chacune en évoquait pour lui d'autres dont, souvent, la plupart d'entre nous ne soupçonnions même pas l'existence. Nous avions à lire Ronsard, Madame de La Fayette, Proust; il connaissait Novalis, le roman américain, Hegel, les théoriciens de la littérature. Il se mêlait à nos conversations entre deux cours autour des distributrices automatiques de café, sans s'étonner de nos naïvetés, attentif à nos opinions, proposant les siennes avec un humour, une ironie ennemis de tout pédantisme. Il était le plus attentif, le plus curieux, le plus appliqué des étudiants. Il aurait pu en apprendre à beaucoup de ses professeurs mais il se soumettait, dans les travaux pratiques, à de longs, à de fastidieux commentaires philologiques, à la confection de centaines de fiches. Il savait la nécessité de ces exercices, et c'était précisément pour s'y astreindre qu'il s'était remis aux études. Nous nous demandions vaguement ce qu'il était venu chercher dans nos salles de cours. Il le savait, lui, parce qu'il savait les limites de tout savoir, et que les lectures les plus étendues ne donnent qu'un aperçu de la

bibliothèque de Babel où tout, presque tout, reste toujours à lire. (Il savait aussi que chaque page qu'on écrit doit tenir lieu de tant d'autres qu'on n'aura pas le temps d'entreprendre).

Il avait exercé divers métiers: employé de banque, directeur de personnel, administrateur d'hôpital, producteur de films, chercheur et auteur pour la radio. Il avait le sentiment d'avoir été mal formé, de ne rien maîtriser, de n'avoir que des connaissances dispersées. Même après tout le cycle des études universitaires, après la soutenance de sa thèse, jusqu'à la fin, il se décrira comme un amateur et un autodidacte. C'était pour surmonter ce sentiment d'un manque qu'il avait voulu, passionnément, devenir docteur ès lettres puis professeur d'université. Passionnément: le mot n'est pas de trop parce que c'est seulement une passion peu commune pour la littérature qui avait pu l'amener à se refaire étudiant à près de quarante ans. Il n'y avait là nulle vanité, nul désir d'arriver. Belleau ne cherchait d'abord ni un grade ni un poste. Il aspirait à un savoir authentique, assuré de ses fondements. Ses travaux n'étaient pas un marchepied pour faire carrière; il avait voulu aller à l'université pour trouver un milieu propice à son travail d'écrivain et d'intellectuel. Il était sans illusion sur les petites choses du milieu, sur les mesquineries de la vie départementale, sur les jeux des promotions et des renvois d'ascenseur, comme on dit, d'un colloque à l'autre. Il savait marquer ses distances, avec une ironique modestie: on m'a rapporté qu'il s'était présenté à des collègues qu'il trouvait vaguement prétentieux comme un amateur qui n'arriverait jamais à être tout à fait l'un d'eux; une fois, je l'ai vu commencer une communication en dissimulant la connaissance profonde — bien plus, bien autre que simplement érudite — qu'il avait de la poésie allemande en se décrivant comme un romaniste qui avait établi son bivouac aux frontières de la Germania sans avancer au delà. C'était vrai, bien sûr, mais à combien des *spécialistes* auxquels il s'adressait aurait-il pu en remontrer?

Il s'était fait universitaire afin de consacrer tout son temps à lire, à méditer, à écrire. Et c'est bien ce qu'il a fait. Il vivait littéralement au milieu des textes, «écrasé sous l'imprimé», comme il s'amusa à le dire. On le trouvait, chez lui, installé dans un grand fauteuil à bascule, devant une table à café surchargée (elle était *vraiment* surchargée) de livres et de revues de toute sorte: romans, recueils de poèmes, essais, bien sûr, mais aussi des thèses (qui appartenaient, à ses yeux, à la littérature), des ouvrages sur la musique, sur la peinture — à vrai dire sur tous les sujets imagina-

bles. Un hiver, parce que le médecin lui avait interdit la cigarette, il s'était mis à la pipe; mais pas sans réflexion comme le premier venu: il s'était trouvé un bon marchand, qui savait discourir de son métier; il avait acheté toute une collection de pipes bien disposées sur un râtelier; il en savait les noms, l'origine, les mérites; il s'était équipé de divers outils, cure-pipes, racloir, pilon; il s'était fait composer un subtil mélange de tabacs au lieu de se contenter d'une de ces mixtures qu'on trouve n'importe où; il s'était acheté une encyclopédie pipière où il avait assimilé toute une érudition; il était devenu membre d'un club de fumeurs dont il parlait comme d'une société savante. Tout, chez lui, devenait objet d'un savoir, précis et amusé, parce que tout pouvait faire signe, faire sens. André Belleau ou l'érudition totale: s'il donnait l'impression de tout savoir — il m'arrivait parfois de me demander s'il ne savait pas vraiment tout —, c'est parce qu'aucune partie de sa vie n'échappait à l'intelligence.

Sa conversation était éblouissante. Il pouvait vous entretenir du jeu d'Arthur Schnabel et d'Edwin Fischer, de la cybernétique, des variétés de cassoulets (il avait fait, un été, une tournée de restaurants spécialisés, dans le sud-ouest de la France), de l'esthétique de la réception et des essais de Benjamin, de la poésie de Verlaine, de la persistance des traditions médiévales à la Renaissance, des dernières séries télévisées américaines. Il était impossible de le rencontrer sans apprendre quelque chose. Mais il ne dissertait, ne pontifiait jamais, étranger à tout esprit de sérieux. Ce n'était pas qu'il prenait les choses à la légère, ni sans gravité parfois; mais il ne se payait pas de mots, de grands mots surtout, et il savait qu'invoquer à tout moment les grands principes et le Caractère Sacré de la Personne Humaine révèle somme toute un esprit borné, une âme basse. Puis il habitait vraiment la culture, avec l'aisance de qui est chez lui: il ne s'étonnait pas d'aimer la peinture de Breughel et les ballades de Brahms, et cela ne l'empêchait pas d'aimer aussi la chanson populaire, «de toute ma faiblesse», a-t-il écrit.

Donc il parlait d'abondance. Ce qui est plus rare, il savait écouter, et plus rare encore, il savait stimuler l'intelligence de ses interlocuteurs. La conversation était chez lui, comme on dit, un art. Plus exactement, elle était sa façon de travailler: il composait en parlant, soupesait un sujet avec les gens qu'il rencontrait, le retournait en tous sens, essayait divers points de vue, mettait ses phrases au point. Puis, quand il était prêt, il écrivait d'un jet l'ultime mise au net d'innombrables brouillons oraux.

Ecrire était un projet sans cesse repris, sans cesse remis. Des années durant il avait rêvé d'un roman, qu'il méditait, qu'il préparait, qu'il allait se mettre à écrire, qu'il mettrait au net «cet été», qui serait achevé «à l'automne». Puis d'une longue étude sur Rabelais, dont il a livré des bribes çà et là dans des revues et à la radio, pour laquelle il accumulait des notes depuis une quinzaine d'années. Tant de projets de livres, de gros livres comme ceux de Bakhtine ou de ces romanistes allemands — Curtius, Auerbach, Friedrich, Jauss... — qu'il admirait tant. En attendant, il publiait de brefs articles, la plupart du temps à *Liberté*, des nouvelles, des notes... Il est vrai qu'il avait élevé la procrastination à la hauteur d'un art. Mais il y avait surtout chez lui une exigence telle devant l'écriture qu'elle le paralysait. Lui qui était un lecteur généreux (mais sans aveuglement, lucide), qui savait trouver dans le texte d'un autre, s'il le fallait, l'étincelle de vérité au milieu d'un fatras de lieux communs, la trouvaille lumineuse dans des pages informes, il ne se passait rien: il ne voulait pas écrire sans maîtriser toute l'information nécessaire, sans avoir bien compris tout ce qu'impliquait de proche en proche son sujet, sans l'avoir laissé longuement mûrir en lui.

C'est qu'écrire est impossible, et qu'on n'est jamais prêt: on ne s'est pas assez renseigné, on n'a pas assez lu, vu, vécu, les mots échappent, on ne se souvient plus de tous les subjonctifs des verbes irréguliers, on n'a pas assez réfléchi. Je parle des meilleurs; ceux qui pissent la copie n'ont pas ces scrupules. Il y avait en Belleau ce Socrate qui démontre au rhapsode Ion qu'il ne sait rien, qu'il ne peut composer aucun poème, pas même commenter ceux d'Homère; et comme il ne se prenait pas pour un inspiré, comme il n'avait pas la prétention d'écrire de chic, il remettait, par honnêteté, par crainte d'avoir trop peu travaillé. Je tiens de son directeur de thèse qu'il a fallu lui arracher le texte final, que son ultime défense pour repousser encore l'échéance et prolonger l'enquête avait été que personne n'arriverait à dactylographier son manuscrit. Ceux qui l'ont connu ont souvent regretté qu'il ait tant remis à plus tard. Ils savent aussi qu'il allait enfin écrire ces livres qu'il portait en lui depuis si longtemps; les dernières années, comme s'il avait eu le sentiment que son apprentissage était terminé, il écrivait et publiait plus: il se sentait finalement prêt. Ce n'est pas une clause de style ni un trope de l'éloge funèbre qui me fait déplorer qu'il soit disparu trop tôt pour donner sa mesure. Il lui aurait fallu du temps, qu'il n'était pas déraisonnable d'escompter, et ce temps lui a été refusé.

Mais si les livres qu'il n'a pas écrits vont nous manquer, il

laisse quand même une œuvre. Définitivement inachevée, certes, mais substantielle, et qui va s'imposer, ici, comme l'une des plus importantes de sa génération. Il a publié deux livres: *Le Romancier fictif*, une thèse qui est bien plus qu'une thèse mais écrite sans pour autant renoncer aux impératifs de rigueur, d'exactitude et d'érudition qui définissent idéalement le genre; et surtout un très riche recueil d'essais, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?**. Ce livre rassemble quarante-quatre textes sur des sujets divers: l'œuvre de Rabelais, la poésie de Jacques Brault, la langue des Québécois, le genre fantastique, l'Allemagne, le Référendum... La table des matières peut laisser l'impression de mélanges assez dispersés. Pourtant, peu de livres donnent autant que celui-là le sentiment d'un centre.

On y trouve une méditation sur le langage, qui va bien au delà de la sémiologie, dont Belleau, faut-il le dire, était un praticien averti. Il n'y avait pas pour lui de signe, si j'ose dire, insignifiant; chacun valait d'être lu, décodé, rapporté au tout du langage, situé. Un fait aussi anodin, semble-t-il, que la prononciation d'un lecteur de nouvelles lui permettait de mettre à vif la médiocrité de Radio-Canada et le rapport faussé des Canadiens français à la culture. A le lire, on se demandait comment on avait pu rester si longtemps sourd, mais il avait fallu qu'il nous fasse entendre ce texte qui était (il l'est encore) diffusé chaque soir. Presque à chaque page, Belleau donne ainsi une véritable leçon de lecture. Ou plutôt, non: rien ne lui était plus étranger que de «donner des leçons» à quiconque; simplement, il lisait, en lecteur attentif, perspicace, tout texte qui se proposait: le Maroc «sans noms propres», le genre de la nouvelle, les chroniques de Robert-Guy Scully dans *Le Devoir* du samedi, la méthodologie de la sociocritique.

En filigrane, ces essais esquissent un autoportrait complexe, contradictoire parfois, d'un charme (oui) et d'une honnêteté désarmants. Sans narcissisme: Belleau ne parle pour ainsi dire jamais de

* Mal diffusé et non disponible aujourd'hui, ce recueil vient heureusement de faire l'objet d'une réédition sous le titre **Surprendre les voix** (Boréal, 1986); il s'agit, en fait, d'un nouveau livre puisqu'il renferme non seulement la majorité des essais de *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, mais divers textes jamais parus en volume. On ne peut que se réjouir de cette initiative voulue et approuvée par l'auteur. (Note de la rédaction)

lui-même, mais on retrouve partout son regard à la fois ironique et attentif, curieux de tout, et la vivacité d'un esprit qui savait s'étonner sans jamais être pris de court. Aussi je tiens son recueil pour un des meilleurs livres québécois des vingt dernières années, comme *Le Réel absolu*, *L'Antiphonaire*, *L'Homme rapaillé*, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*... S'il me fallait n'en retenir qu'une dizaine parmi ceux qui se sont publiés ici depuis la Révolution tranquille, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?* serait du nombre. Je crois qu'on devra s'y reporter pour comprendre l'aventure intellectuelle des Québécois entre, disons, l'élection du 22 juin 1960 et le Référendum. Et je crois aussi qu'on le relira pour le plaisir, comme on relit Hazlitt ou Charles Lamb, Jules Fournier, Paul-Louis Courier ou Saint-Evremond — parce qu'il ne ressemble à personne.

Ce recueil ne rassemble qu'une partie de ce que Belleau avait publié à gauche et à droite, dans des revues et à la radio. A quoi s'ajoutent vraisemblablement un «journal de lectures», des textes autobiographiques, d'autres essais. Une correspondance, peut-être, qu'il faudra rassembler (quelqu'un, quelque part, devrait demander à ceux qui possèdent des lettres de les conserver en lieu sûr — est-ce fait?). André Belleau était un écrivain, l'un de ceux qui compteront, ici, à sa génération. Tôt ou tard, il faudra publier ses œuvres complètes.

— Mais, dira-t-on, l'amitié vous égare: ce ne sont que des notes de lecture, de brefs articles, des textes de circonstances, des travaux universitaires... Il était professeur, pas écrivain. — Je pourrais alléguer qu'Ernst-Robert Curtius a établi que la tradition littéraire occidentale, depuis Alexandrie, passe par l'enseignement; qu'Harold Bloom a montré qu'il n'y a pas de slogan plus niais que celui qui oppose la littérature à l'Académie; que Roland Barthes a fait la preuve que le critique est parfois un écrivain. Mais avec de tels arguments je ne convainrais pas celui qui ressortirait une objection aussi éculée. Puis ce ne serait pas tout à fait y répondre. Je m'y prendrai donc autrement.

J'opposerai deux sortes d'écrivains. Ce mot a aujourd'hui deux sens distincts, au point qu'on se surprend à souhaiter que deux vocables nous évitent tant de confusions — mais le langage, c'est ce qui le caractérise, est si ambigu, et peut-être cela vaut-il mieux ainsi. Quoi qu'il en soit, il y a deux sortes d'écrivains. D'une part les professionnels, ceux qui fournissent de la copie aux éditeurs et aux libraires, qui font tout ce qu'ils peuvent pour se conformer au type convenu de l'écrivain et qui, comme les professionnelles de

l'amour, sont vaguement louches et décevants. Il y a un peu plus d'un siècle, Crémazie avait soutenu, dans une lettre à l'abbé Casgrain qui est restée justement fameuse, que le Canada (nous dirions aujourd'hui le Québec — au fait, le dirions-nous encore?) ne pouvait avoir d'écrivains parce qu'il était «une société d'épiciers». «J'appelle *épicier*, écrivait-il, tout homme qui n'a d'autre savoir que celui qui est nécessaire pour gagner sa vie, car, pour lui, la science est un outil, rien de plus.» Je doute que les choses aient beaucoup changé sous ce rapport, à cela près que nous avons maintenant plusieurs écrivains épiciers: ils font dans le roman, le poème ou l'essai comme d'autres dans les nouilles ou les assurances. D'autre part, il y a ces écrivains dont je dirai, pour faire court, qu'ils habitent le langage. Souvent, leurs textes restent difficiles à classer, rebelles aux catégories reçues du littéraire. Ils écrivent de ces romans «dont on dit qu'ils sont un *échec*» (c'était, d'après une de ses lettres à son beau-père, la grande ambition de Melville), de ces poèmes qui ne ressemblent à rien mais qui rendent tous les autres intolérables, de ces essais qui ressemblent à tout sauf à des essais — à des comptes rendus de lecture, à des articles universitaires, à des reportages. Mais ils trouvent des lecteurs, peu au début, pour qui tous les autres livres sont fades et redondants. Et quand on a oublié les succès du jour, chassés par ceux du lendemain, ces livres sont toujours là, lus par ces lecteurs pour qui lire est une aventure.

«Le plus grand triomphe de l'écrivain, disait Delacroix, est de faire penser ceux qui peuvent penser.» André Belleau a laissé des textes ambigus, dont les simples ne savent que faire. Ou, comme le dit la dernière phrase de son recueil: «Je laisse donc à mes lecteurs les quelques questions que j'ai pu soulever». Ces textes, ces questions, sont nécessaires à quelques-uns. Ils le resteront.